L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Journal No. [illegible] Quotidien

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI MATIN, 8 AOUT.

FEUILLETON.

LE SECRET DE LA COMTESSE.

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

PREMIÈRE PARTIE.

XXVI

La vue de son sang avait produit sur le jeune officier l'impression habituelle.—Il s'animait à son tour.—Il comprenait qu'il s'en était fallu de bien peu que l'arme du marquis, au lieu de toucher son bras, trouvât sa poitrine.—Or il ne voulait pas mourir, et il résolut de terminer la lutte au plus tôt en mettant M. de Flammarocche hors de combat par un bon coup d'épée dans les chairs.

Pour attendre ce but il fit usage d'une botte secrète qu'un maître d'armes italien, attaché à la légion étrangère, lui avait enseignée en Afrique, et dont il avait vu plus d'une fois les merveilleux effets.—Il exécuta une feinte hardie en dessous des armes, plaça sur ses genoux et rampa vivement sous la garde du marquis dont son épée toucha l'épaule.

Mais déjà l'arme de Gontran s'était baissée et l'amant de Berthe, lancé en avant par la violence irrésistible de son impulsion, s'enferra lui-même le sommet du crâne, poussa un cri, étendit les bras, et tomba, la face sur le sol.

Les témoins se précipitèrent vers ce corps, inanimé déjà, mais qu'agitaient les hideux tressaillements de l'agonie.

Involontairement le marquis de Flammarocche reculait d'un pas, glacé d'horreur par le coup affreux qu'il venait de frapper.

La blessure, en effet, offrait un aspect horrible.

Sébastien, nous l'avons dit, était tombé la face contre terre.—L'épée de Gontran, entrée de plus d'un pouce dans la boîte osseuse, conservait un léger mouvement d'oscillation, comme une arme qu'on fiche violemment dans le sol par son pointe.

Le sang ruisselait à travers les cheveux et formait, sur le terrain pierreux, une petite mare rouge qui s'élargissait rapidement.

Le médecin des bains, avec l'aide des témoins de Sébastien, souleva le cadavre par les épaules et arracha le fer de la blessure avec toute les précautions que la science commande.

En ce moment, soit qu'une suprême douleur tordît les fibres en mourant, soit que quelque mouvement opéré par l'acier agît comme sous l'impulsion d'une pile de Volta, Sébastien ouvrit désespérément les yeux, puis les prunelles très dilatées fouillèrent dans ces orbites, et les paupières, restant écarquillées, ne laissèrent plus voir que la blanc de l'œil injecté de sang.

Le médecin plaça sa main sur le cœur, et le jeune tout près de la bouche.—Il ne trouva ni une pulsation...ni un souffle.—Il abaissa les paupières sur les yeux sans regards, et, faisant signe aux témoins qu'ils pouvaient reconcher le corps, il murmura :

—Tout est fini!.....Il est mort!

—Mort! — s'écria Gontran consterné, éprouvant déjà ce sentiment qui suit presque toujours la vengeance satisfaite et qui fait que la colère s'éteint, que la haine s'émousse et que le regret arrive.—Mort!—répétait avec une sombre expression, et il cachait la tête dans ses mains.

L'œuvre funeste est sans remède était accomplie.—M. de Flammarocche, profondément ému, salua le cadavre et s'éloigna avec ses témoins.

Mais une terrible tâche incombait encore à ceux de Sébastien.—Il leur fallait conduire à Hautmont le cadavre de leur ami et annoncer mort à un vieillard, à un père, à ce fils qui, deux heures auparavant, l'avait quitté plein de vie!.....

Par les soins du médecin, un brancard emportant un matelas fut apporté.—On plaça sur ce matelas le corps du jeune officier.—Un drap blanc recouvrit le corps, comme un linceul.—A l'endroit qui cachait la tête apparut presque aussitôt une sinistre tache rouge.

Deux valets de l'établissement des bains soulevèrent le brancard par ses extrémités, et le cortège funèbre se dirigea vers le village de Cesance qu'on devait traverser pour atteindre Hautmont.

Le général avait mal dormi pendant la nuit précédente,—nous croyons que ceci n'étonnera point nos lecteurs.

Des réflexions de la plus sombre nature, d'une part, et, de l'autre, les bruits de l'orage, l'avaient tenu éveillé presque jusque au matin.

Tandis que passaient lentement les heures de cette longue insomnie, il s'était consulté sur le parti à prendre et sur la conduite à tenir relativement à Berthe.

Profondément irrité d'abord à la pensée que sa fille mineure, sa fille à lui, comte de Franey, avait oublié ses traditions de sa race jusqu'au point de donner son cœur au fils d'un paysan marchand de bois, il était calmé peu à peu et il en était arrivé à se persuader que Sébastien avait mentiri en se prétendant aimé de Berthe.

—Tout au pis, — se disait-il — la pauvre enfant, dans son inexpérience de la vie, aura-t-elle fait quelque inconséquence mal interprétée par la fatuité soudain fort enorgueillie de fortune! Et cela, c'est ma faute! — Un homme de mon rang ne devrait jamais, sous aucun prétexte, admettre dans l'intimité de sa famille des gens qui ne sont pas nés.....—La baronne et le marquis m'avaient prévenu! Je n'ai rien voulu croire! J'étais comme un vieux fou, la dupe de ce capitaine! Quelle leçon!.....Je l'ai bien qu'une excuse.... Comment se défier d'un homme qui jouait si bien aux échecs?—Enfin, le mal n'est point sans remède.....—M. Sébastien Gérard ne reparaîtra point ici.....Je l'ai suffisamment éconduit qu'il va certainement retourner en Afrique sans attendre que son congé soit fini.....—Berthe ne le voyant plus, cessera de penser à lui.... en admettant même qu'elle y ait jamais pensé!—Une enfant de seize ans peut se croire éprise, mais son amour est un château de cartes qu'une chiquenaude fait écrouler.....Ma fille sera marquise de Flammarocche.....—Elle adorera son mari au bout de six mois de mariage, et, mère de famille heureuse, elle bénira jusqu'à son dernier jour la sagesse de son vieux père.....

Ainsi pouvait se résumer en peu de mots le long monologue du comte de Franey.

Sébastien Gérard étant banni du château, il n'existait désormais aucun motif d'envoyer Berthe passer quelques jours à Saint-Jean, chez la baronne.—Le général résolut d'éviter avec elle toute explication, de ne lui adresser aucun reproche, de lui faire aussi bon visage que de coutume, de paraître enfin ignorer complètement ce qu'il n'avait appris que par les aveux du capitaine de hussards.

Vers dix heures du matin, un peu avant le moment du déjeuner, la jeune fille pâle et souffrante, mais faisant des efforts inouïs pour cacher son malaise et surtout ne s'avouer, se trouvait dans le jardin avec Mlle de Vergy, près du perron du château.

Les deux cousines venaient de visiter le grand tilleul brûlé par la foudre à côté du berceau de verdure. Sa cime énorme, que la hache d'un titan semblait avoir tranchée, avait, en tombant, détruit la tonnelle où, pour la première fois Berthe et Sébastien s'étaient vus.

—Quel présage!—se disait Berthe assombrie.

Tout à coup une rumeur sourde se fit entendre dans le lointain.—Elle venait de l'unique rue du village et grandissait de minute en minute.—On voyait à travers la grille, des hommes, des femmes, des enfants, se diriger en courant vers un même point, c'est-à-dire du côté de Guillon.

Cette rumeur se composait d'exclamations, de murmures, de paroles confuses.

Les domestiques du château, gagnés par la curiosité, quittèrent les cuisines, les écuries et les communs et les écurie, et sortirent, laissant la grille ouverte.

—Il se passe certainement quelque chose d'extraordinaire....—dit la baronne.—Si nous étions à Paris, je courrais à une émeute.... — veux-tu venir jusqu'à la grille!.....

—Que nous importe!.... — murmura Berthe.

Néanmoins elle suivit machinalement sa cousine.

Une foule relativement nombreuse remplissait la rue.—Un cortège de plus deux cents personnes, composé des gens de Guillon et d'habitants de Cusance, s'avançait lentement.—Au milieu de tout ce monde on distinguait deux hommes portant un fardeau.

Le cortège arriva en face de la grille.—Berthe et la baronne virent alors que le fardeau sentant par les deux hommes était un brancard et que sur ce brancard un grand drap, taché de sang, dessinait une forme rigide.

—Ah!—s'écria Mme de Vergy avec un commencement d'épouvante — on dirait un cadavre!.....

—Qu'est-ce donc!—demanda de loin le général qui venait de descendre et qui traversait la cour pour rejoindre sa fille et Blanche.

Antoine, le valet de chambre, se détacha de la foule et reprit le chemin de la grille.—Il semblait fort ému;—son visage était décomposé;—il leva les yeux et les mains vers le ciel, et il balbutiait d'une voix tremblante:

—Quel malheur!.... un si beau et si brave jeune homme!.... Quel malheur, mon Dieu!.... quel malheur!.....

—Encore une fois, qu'est-ce donc?....—répéta le comte en arrivant auprès des deux femmes.

Le valet de chambre essuya ses yeux, et répondit:

—Mon général, c'est M. Sébastien Gérard qui vient d'être tué en duel, à Guillon, par M. le marquis de Flammarocche, et qu'on porte à Hautmont, chez son père.

Le comte de Franey chancela.—La baronne devint pâle.... — Berthe ne prononça pas une parole, mais un gémissement faible comme un souffle s'échappa de ses lèvres, et elle s'abattit ainsi qu'une fleur dont on vient de trancher la tige.

Elle était sans connaissance....

Le général, la tête perdue de chagrin et d'inquiétude, prit la jeune fille dans ses bras, et, avec l'aide du valet de chambre, la porta au château et l'étendit sur son lit.

La baronne la déshabilla et employa, sans résultats, les moyens usités pour combattre les évanouissements les plus opiniâtres.—Aspersions d'eau glacée, barbe de plumes brûlées, flacons de sels anglais et d'alcali volatil, tout échoua.

Berthe semblait morte.—Ouvrant à peine de temps en temps ses yeux, elle jetait un regard sans pensée sur ceux qui la soignaient.—Elle ne prononçait pas une parole.—Elle ne se plaignait point.—Elle ne se mettait point à pleurer.—Elle ne poussait point de cris.—Elle ne faisait point de questions